

## Anthropologie et Sociétés



**Lennard J. DAVIS (dir.), The Disability Studies Reader. New York et Londres, Routledge, 1997, x + 454 p., fig., bibliogr., réf., index**

Louise Tassé

Volume 23, numéro 1, 1999

Rites et pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015590ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015590ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tassé, L. (1999). Compte rendu de [Lennard J. DAVIS (dir.), *The Disability Studies Reader*. New York et Londres, Routledge, 1997, x + 454 p., fig., bibliogr., réf., index]. *Anthropologie et Sociétés*, 23(1), 191–193.  
<https://doi.org/10.7202/015590ar>

pouvoir (l'État, dans les termes des directrices de la publication) pour coopter ou pour contrôler les associations ont des effets différentiels selon qu'il s'agit d'associations à prédominance masculine ou féminine.

Le texte de Valérie Moghadam mérite une attention particulière, car il contient une discussion théorique sur les organisations non gouvernementales (ONG). Il comporte une typologie des ONG qui reprend en la modifiant celle proposée par DAWN (Development Alternatives for Women in a New Era). La plupart des autres textes constituent des études de cas.

Dans le texte de synthèse, Nancy Lindisfarne soulève quelques questions épistémologiques, notamment celle des étiquettes utilisées pour désigner des phénomènes sociaux, soulevant le danger de circularité et de réification qui résulte du fait qu'un ensemble de termes a une structure isomorphe à celle des phénomènes étudiés. Elle propose de s'attarder sur les processus de « naturalisation » des phénomènes sociaux par le discours anthropologique, de façon à identifier la façon « dont le discours naturalisant vise à déguiser les objectifs politiques du locuteur » (p. 214).

Elle identifie aussi les conditions dans lesquelles les associations de femmes se forment pour fournir un lieu d'interaction intentionnelle et spécifique entre femmes. Ces conditions souffrent cependant du biais culturaliste, les sociétés rurales et nomades semblant constituer les cadres de référence de l'auteure. Or, la société urbaine est très importante dans le monde arabe.

Les conclusions de ce chapitre de synthèse restent à un trop grand niveau de généralité, et la formulation est souvent vague ; c'est la partie du livre qui nous a semblé la moins intéressante. Mais dans l'ensemble, il s'agit là d'un ouvrage qui apporte des perspectives tenant compte, de façon essentielle, de l'expérience vécue, des perceptions et des priorités des femmes concernées, qui ne sont plus étudiées en objets mais en sujets. Concernant les femmes arabes, cela est rare et doit être souligné.

*Rachad Antonius  
Centre d'études ethniques  
Groupe de recherche ethnicité et société  
Université de Montréal  
C. P. 6128, succursale Centre-ville  
Montréal  
Québec H3C 3J7*

---

Lennard J. DAVIS (dir.), *The Disability Studies Reader*. New York et Londres, Routledge, 1997, x + 454 p., fig., bibliogr., réf., index.

L'objectif du recueil de textes de Lennard J. Davis est d'élaborer le concept d'incapacité physique ou mentale dans le registre de l'anthropologie sociale et culturelle afin de l'appréhender au même titre que les notions de classe sociale, d'ethnie ou de sexe. Cela a pour effet d'ouvrir la question de l'incapacité physique ou mentale en la définissant non pas comme un attribut des individus atteints mais comme une catégorie discursive des sciences humaines et sociales. Dans ce contexte, l'incapacité physique ou mentale sort du cadre étroit du corpus du système biomédical dans lequel elle était traditionnellement répertoriée pour être historicisée et politisée en interrogeant la construction culturelle de l'image du corps depuis la Grèce ancienne jusqu'à nos jours. Ainsi, *The Disability Studies*

*Reader* se présente non seulement comme une traversée dramatique de l'historicité de l'exclusion des personnes handicapées dans la culture occidentale mais comme une épistémologie de la différence.

Il n'est pas étonnant de constater que parmi les vingt-sept articles du recueil, sept traitent de la surdité. Si l'on accorde plus d'attention à la surdité dans ce contexte, c'est parce que le sourd et son système de signes transgressant les normes de la communication conventionnelle apparaissent justement comme le paradigme de la différence. Dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle, selon J. L. Nelson et B. S. Berens, le sourd commence à peine à être reconnu comme un être humain pouvant communiquer avec les autres ; son éducation sera entreprise dans la négation de ses propres moyens de communication et assujettie aux moyens de communication dominants. D'où la polémique qui persiste encore de nos jours, mais sous d'autres formes, entre les oralistes, préférant l'apprentissage de la lecture labiale et de la langue parlée, et les gestuels, préconisant l'utilisation de la langue des signes, telle que l'ont développée les sourds eux-mêmes pour communiquer. À ce sujet, D. Baynton démontre comment, au XIX<sup>e</sup> siècle, les partisans américains de l'oralisme tentèrent d'éliminer la langue des signes dans les écoles spécialisées dans l'éducation des sourds. Grands défenseurs de l'unité nationale et de l'ordre social grâce à l'homogénéité de la langue et de la culture, les oralistes craignaient que les mariages entre personnes sourdes ne conduisent à la formation d'une « espèce sourde de la race humaine ». Par ailleurs, les partisans « gestualistes » de cette période étaient des évangélistes réformistes désireux de convertir tous les individus sans exception.

Aujourd'hui, l'opposition entre oralistes et gestuels s'inscrit dans le débat sur le pluralisme culturel qui reconnaîtrait la communauté linguistique et culturelle que forment les personnes sourdes ainsi que la spécificité de la langue des signes comme langue « officielle ». Le commentaire de H. D. L. Bauman et J. Drake à propos de la reconnaissance de la culture spécifique des personnes sourdes par le biais de son inclusion comme catégorie discursive dans les programmes universitaires s'avère une illustration des enjeux actuels de ce débat.

L'étude de H. D. L. Bauman, traitant des relations entre la langue des signes et la théorie littéraire, approfondit la question de la reconnaissance de la langue des signes, elles constituent un moyen de communication tout aussi à même, selon lui, que n'importe quelle autre langue, de générer un nombre infini de propositions issues d'un vaste lexique et, par conséquent, de produire un corpus littéraire qui transformerait le modèle linéaire actuel de la langue et de l'écriture en un champ linguistique fondé sur le regard, le temps, l'espace et le corps. À l'instar d'autres auteurs du recueil tels que Harlan, Baynton et Davis, qui examinent les conditions éthico-politiques de l'apparition du statut d'étranger imposé aux personnes sourdes dans la communauté, Bauman analyse en outre la construction culturelle de l'identité des sourds à partir des effets d'isolement et d'exclusion que produisent le phonocentrisme et le logocentrisme régnants. En rappelant avec Derrida la connexion arbitraire, donc culturelle et non naturelle, entre la voix et le langage qui a conduit à la primauté du fait de s'entendre parler dans le système linguistique des sociétés occidentales, il met en évidence l'aspect primordial du symbolique et le caractère contingent de la voix à l'origine de la communication dans les sociétés humaines. Cette analyse des rapports entre la langue des signes et la langue parlée comme moyens de communication apporte donc un nouvel éclairage sur l'éternelle question à propos de l'origine du langage. Pourtant, Lévi-Strauss et Lacan l'avaient formulée en la plaçant sur le vecteur de l'origine du symbolique, mais l'évolutionnisme biologique continue de la poser en tentant de découvrir les particularités de l'anatomie humaine qui auraient favorisé l'apparition des premières émissions de la voix.

Si la question de la stigmatisation des personnes handicapées est évidemment manifeste dans chacun des articles du recueil, elle fait cependant l'objet d'une interprétation dans ceux de J. L. Nelson et B. S. Berens, L. J. Davis, H. Lane, H. Hahn, E. Goffman, L. M. Coleman, et S. Sontag — les articles de ces trois derniers auteurs étant rassemblés sous le thème du stigmate et de la maladie. Dans ce contexte, la reproduction des extraits de *Stigma* de Goffman ainsi que le court article de Sontag sont bien faits pour nous rappeler la modernité de leurs analyses ainsi que leur position privilégiée dans l'étude des représentations sociales. L'étude de Coleman se situe dans le prolongement de celles de Goffman et de Sontag, et elle s'avère une bonne synthèse de la définition de la stigmatisation en termes de peur, de stéréotypes sociaux et de contrôle social.

Outre l'étude de Bauman interrogeant la reconnaissance de la langue des signes comme médium littéraire, quatre articles du recueil traitent de l'introduction de l'incapacité physique ou mentale dans la littérature et les arts visuels à partir des représentations de l'identité. D. Hevey fait une critique de l'utilisation de l'image des handicapées dans la pictographie photographique et notamment celles de Diane Arbus, Gary Winogrand et Jean Mohr. D. Mitchel oppose le roman de Sherwood Anderson, *Winesburg, Ohio*, à *Geek Love* de Katherine Dunn pour démontrer que les auteurs de la modernité auraient réifié le grotesque en tentant de le sortir du cadre figé du puritanisme victorien, tandis que les post-modernes auraient exploré le processus métaphorique qu'il renfermait. Se situant dans le prolongement des avancées théoriques de Derrida sur la métaphorisation de la cécité et son rapport métonymique avec la vision intérieure et l'intériorité, N. Mirzoeff examine la portée subjective et sociale de cette métaphorisation dans les œuvres de Poussin, David, Ingres, Delacroix, Paul Strand et Robert Morris. Il constate que la cécité y est le signe de l'intériorité chez l'homme tandis qu'il reste un handicap chez la femme. S. K. Uprety applique la théorie lacanienne de la castration symbolique en comparant les représentations de l'incapacité physique ou mentale à celles des conséquences du colonialisme dans le roman *Midnight's Children* de S. Rushdie, ainsi que dans les œuvres d'écrivains et d'artistes du Tiers-Monde.

Finalement, avec ce recueil de textes, dont la majorité avait été publiée dans différentes revues spécialisées, Davis parvient à jeter un pont entre des problématiques des sciences humaines et sociales qui sans cela seraient restées parallèles, et à offrir un exposé concis et cohérent qui se présente comme une suite d'ouvertures pour poursuivre l'analyse de la place symbolique des personnes handicapées dans la culture occidentale.

Louise Tassé  
4572, rue Earnscliffe  
Montréal  
Québec H3X 2P2

---

Sylvie FAINZANG, *Ethnologie des anciens alcooliques. La liberté ou la mort*. Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 171 p., carte, réf., bibliogr., index.

Dans cet ouvrage, Sylvie Fainzang nous entraîne dans le monde méconnu de la guérison. Depuis une trentaine d'années maintenant, les anthropologues ont amplement débattu des différents aspects de la construction sociale de la maladie et, de façon plus générale, de l'action thérapeutique. Mais ils ont eu plus rarement l'occasion de se pencher sur l'expérience de la guérison, ses conditions et ses manifestations. On peut donc appréhender ce